

## LE GRAND VAINCU

(Suite de la 1ère Page)

portait à toutes ses actions. Il ne sentait ni les épines qui lui piquaient les jambes ni les grandes lianes qui lui fouettaient le visage.

Il ne s'inquiétait guère non plus de la route qu'il suivait, ni des difficultés que pourrait présenter le retour à travers les fourrés épais d'un bois inconnu. — Ces pauvres enfants ! murmura-t-il en allant droit devant lui à grandes enjambées et on se débattait avec vigueur contre l'enchevêtrement des branches et des lianes, ils sortent épuisés de fatigue et de faim... à la veille peut-être de se battre. Si je pouvais leur rapporter au moins quelques fruits !

Tout à coup un léger bruit dans un fourré voisin parvint à son à son oreille.

Il s'arrêta et écouta.

Il ne s'était pas trompé ; il entendit à peu de distance un froissement de branches produit sans doute par le passage d'un animal qui devait être de forte taille.

Le père André se dirigea aussitôt de ce côté en marchant doucement.

Il écarta les ronces et les lianes et se trouva bientôt devant une sorte de petite clairière entourée de tous côtés de sapins élevés.

Au milieu de cette clairière, un animal au pelage fauve gisait à terre ; c'était un jeune daim.

La tête à demi renversée, le pauvre animal léchait lentement une large blessure qu'il avait au flanc. L'herbe autour de lui était toute sanglante. Un morceau de bois planté dans sa blessure indiquait qu'il avait atteint d'une flèche. Dans sa fuite rapide, il avait sans doute heurté des branches, traversé des buissons, et la flèche en tournant dans la plaie l'avait affreusement déchiré.

Epnisé par la perte de son sang, il était venu tomber en cet endroit écarté.

Un éclair de joie traversa les regards du père André. Il serra le bâton qu'il tenait à la main et entra rapidement dans la clairière afin d'achever l'animal. Il se représentait par avance le plaisir qu'éprouveraient "ses pauvres enfants" lorsqu'ils le verraient arriver portant sur ses épaules cette belle pièce de venaison.

En entendant un bruit de pas, le daim blessé releva brusquement la tête. Il aperçut le vieillard et, par un effort désespéré, se mit debout pour essayer de fuir ; mais ses jambes tremblèrent sous lui et, fléchissant les jarrets, il retomba lourdement à terre. Un frisson de fièvre ou de terreur courut sur son pelage sombre.

Le père André s'approcha ; déjà son bras vigoureux se levait pour frapper... L'animal tourna vers lui ses grands yeux noirs, doux et profonds, il fit entendre un petit brament plaintif et le regard qu'il attachait sur le vieux missionnaire devint humide, comme si une larme eût humidifié le jais de ses prunelles.

Le vieillard parut hésiter ; son bras resta un instant levé, immobile, puis peu à peu s'abaissa. La pointe du bâton toucha doucement la terre et le missionnaire, s'appuyant sur son arme, fixa son bon regard sur la victime qu'il allait sacrifier.

— Pauvre animal ! murmura-t-il, Dieu t'a permis d'échapper à l'ennemi qui t'avait blessé... Ne serait-ce pas l'offenser que de t'ôter la vie ?

Le bâton glissa de ses mains et tomba dans l'herbe.

Comme s'il eût compris la pensée de clémence qui avait

désarmé son ennemi, le gracieux animal cessa de fixer sur le vieillard ses regards suppliants et recommença à lécher le sang qui coulait de sa blessure.

Le père André regarda cette plaie sanglante.

— Pauvre bête, dit-il comme elle doit souffrir !

Il fit quelques pas dans la clairière, ramassa deux poignées d'herbes et cueillit les feuilles d'une plante que les Indiens employaient avec succès pour guérir leurs blessures.

Quelques instants après, il était agenouillé près du daim blessé. Il retira le fer de la flèche, étancha le sang avec une poignée d'herbes et mit sur la blessure une compresse de larges feuilles. Les grands yeux noirs de l'animal s'attachèrent de nouveau sur le visage du vieillard ; mais, cette fois, ils avaient une expression presque humaine de reconnaissance ; inclinant sa tête fine, le pauvre daim lécha doucement les mains vénérables qui le pansaient.

— Décidément, se dit le père André en regardant le blessé avec un sourire ému, je crois que j'aurais fait un bien mauvais chasseur... Je n'ai pas la vocation.

Prenant ensuite l'animal dans ses bras, comme s'il se fût agi d'un enfant, il alla le déposer sur les mousses épaisses qui tapissaient l'ombre du fourré.

— Comme cela, pensa-t-il en jetant un dernier regard sur le blessé, il sera à l'abri de la dent des bêtes féroces.

Après cette bonne action accomplie d'une façon si simple et si touchante, l'excellent vieillard s'apprêtait à reprendre sa course un peu aventureuse à travers le bois, lorsque tout à coup le fourré en face de lui s'ouvrit de nouveau et livra passage à un guerrier peau-rouge.

111.

## LE SERPENT-ROUGE.

Le missionnaire eut un mouvement de surprise, mais non de crainte, car il savait que l'habit dont il était revêtu était respecté des Indiens, qu'ils appartiennent à une tribu hostile ou amie, idolâtre ou catholique.

D'ailleurs il reconnut vite le nouvel arrivant. C'était Mounghaala, un des guerriers abénaquis envoyés à la chasse par Ounnipeg.

De son côté, le Peau-Rouge laissa échapper un geste de surprise en apercevant devant lui le missionnaire.

— Que mon père à la barbe blanche soit le bienvenu ! dit-il d'une voix haletante. J'ai aperçu tout à l'heure un troupeau de daims, j'ai tiré et je crois avoir blessé un de ces animaux. Mon père ne l'aurait-il pas vu passer près d'ici ? Son oreille subtile n'a-t-elle pas entendu le bruit de sa course légère ?

Le missionnaire se plaça résolument devant le daim blessé ; son cœur s'était serré à la pensée que le pauvre animal auquel il venait de sauver la vie pourrait tomber entre les mains du chasseur, et une inclination de tête équivoque répondit au guerrier.

Le Peau-Rouge eut un geste de dépit.

— Mon fils, reprit le père André avec un sourire malicieux, cela t'apprendra qu'un chasseur doit toujours tuer son gibier du premier coup.

— J'ai lancé ma flèche sans tenir compte du vent, dit l'Indien en baissant la tête d'un air un peu consterné, car il passait pour l'un des meilleurs tireurs de la tribu. Je croyais pourtant l'avoir atteint en pleine poitrine. Mais je sais la direction qu'a prise le troupeau. Je vais la suivre. Il ne faut pas que Mounghaala se présente les mains vides devant son père

l'Aigle Noir.

— Voici la nuit qui vient, dit le père André ; il sera, je crois, plus prudent de regagner le camp. Tu trouveras peut-être sur ta route une ontarde ou quelque coq d'Inde.

— Mon père m'accompagnera-t-il ?

— Je t'accompagnerai.

Un sourire d'espoir anima la grave physionomie du Peau-Rouge.

— Si le Grand-Esprit est avec nous, la chasse sera bonne, dit-il d'un air de triomphe.

L'événement ne tarda pas à justifier la confiance un peu superstitieuse d'Indien.

Ils avaient fait à peine cinquante pas dans le bois lorsque tout à coup deux gros oiseaux se levèrent devant eux. Au moment où ils atteignaient à grand bruit d'ailes les premières branches d'un sapin touffu derrière lequel ils allaient disparaître, une flèche adroitement lancée par Mounghaala toucha l'un d'eux. C'était un magnifique coq de bruyère.

Ce coup heureux consola aussitôt le guerrier peau-rouge de l'échec que son amour-propre de chasseur avait subi quelques instants auparavant.

De son côté, le père André félicita d'autant plus vivement Mounghaala que son exploit diminuait un peu les remords qu'il éprouvait lui-même.

Le bon vieillard commençait, en effet, à se reprocher la faiblesse de son cœur et il était un peu confus de songer que, pour sauver un animal à demi mort il exposait peut-être ses compagnons aux cruelles souffrances de la faim.

L'adroite flèche de Mounghaala était donc venue fort à propos calmer ses inquiétudes. En soulevant l'énorme oiseau que le jeune Peau-Rouge venait d'abattre, le missionnaire laissa échapper une exclamation de joie.

— Il est presque aussi gros qu'un daim ! s'écria-t-il.

Et cette pensée consolante dissipa aussitôt ses derniers regrets.

Ils reprirent leur marche un instant interrompue par cet heureux incident.

Au bout de quelques minutes, une sorte de gloussement doux et prolongé parvint à l'oreille exercée du Peau-Rouge.

Il s'arrêta soudain, mit un doigt sur ses lèvres, puis murmura :

— Écoutez, père ; j'entends le cri de la femelle. Elle doit s'être reposée dans ce petit bois d'érables.

Ajustant une flèche sur la corde de son arc, il s'élança légèrement dans cette direction et d'instinct bientôt aux regards du père André.

Quelques instants s'écoulaient ; Mounghaala ne revenait pas.

Le missionnaire pensa que le jeune Indien s'était peut-être entraîné à la poursuite de l'oiseau.

Il attendit patiemment. Mais les minutes s'écoulaient, le soir allait venir et il fallait regagner au plus vite le campement de la petite expédition.

Le père André se décida donc à pénétrer à son tour dans le bois d'érables afin d'appeler l'imprudent chasseur.

Traversant la fourré où Mounghaala s'était enfoncé, il se dirigea dans une sorte de passage frayé sans doute par les animaux de la forêt et où le jour arrivait à peine à travers le feuillage touffu des érables.

Tout à coup un cri d'horreur s'échappa de la poitrine du missionnaire.

A deux pas devant lui, un guerrier peau-rouge gisait étendu sur le ventre ; un large couteau était enfoncé entre ses épaules, son crâne sanglant était

## Mme. Marie St. Laurent

PENDANT SEPT ANS SOUS LES SOINS DE QUATRE MÉDECINS—MAIS SAUVÉE DE LA MORT PAR LES PILULES ROUGES DU DR. CODERRE.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont la suprême espérance de toutes les femmes malades et l'amie des jeunes filles.— Elles conviennent à tous les âges et à toutes les bourses.

Dans tout le monde, et dans toute l'histoire du monde, aucun médecin et aucun remède n'ont pu guérir et sauver la vie à un si grand nombre de femmes que les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Elles sont pour les femmes seulement et elles agissent directement sur les organes spécialement féminins des femmes, qui, quand elles sont en santé les rendent si attrayantes, mais quand elles sont malades, font qu'elles sont un objet de pitié. Ne voulez-vous pas encore être bien comme quand vous étiez petites filles ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre vous rendront ainsi. Telle est l'opinion de Madame St. Laurent, qui est une dame intelligente et tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit : "La misère et le travail ont été la cause que j'ai contracté une grave maladie qui m'a fait souffrir pendant sept ans. Le



MADAME MARIE ST. LAURENT.

beau mal me rendait martyre. Je souffrais de maux de tête, douleurs dans l'estomac, le dos, les côtés, pas d'appétit. J'étais si faible que j'avais de la misère à marcher seule, j'avais l'air d'une morte tant j'étais pâle ; quatre médecins me soignèrent, mais sans succès, j'étais tout à fait découragée, quand des amies charitables qui connaissaient les Pilules Rouges du Dr. Coderre me conseillèrent d'en prendre. Béné soit ce remède, car je ne me sens plus du beau mal, je fais mon ouvrage comme si je n'avais jamais été malade et je suis bien, forte et alerte comme à l'âge de 15 ans. Je suis heureuse de vous envoyer mon témoignage, car "je dois la vie aux Pilules Rouges du Dr. Coderre."

Mme. Marie St. Laurent, Lac Edouard, Co. Portneuf. Que pouvons-nous ajouter de plus après un témoignage aussi éloquent ? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent ? N'est-il pas assez prouvé qu'aucune maladie particulière aux femmes ne peut résister contre leur usage ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttas et les traces inévitables dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, dou-

leur dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosités, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froideur des pieds et des mains, elles sont d'un grand secours, prises avant et après la naissance d'un enfant ; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation. Souffrez-vous depuis longtemps ? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr. Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Écrivez-leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au "Département Medical, Boîte 2306, Montreal," sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No. 274 Rue St. Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. N'oubliez pas, consultations gratuites. Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre. Nous tenons à vous avertir que ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Donnez-nous votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, Montreal.

dépoillé de sa chevelure.

Le père André devint tout pâle, il se baissa en frissonnant et ses mains tremblantes retournèrent le cadavre.

Il reconnut le pauvre Mounghaala.

Glacé de stupeur, le vieillard regarda autour de lui pour chercher les traces de l'assassin. L'obscurité qui régnait sous la sombre voûte des arbres ne lui permit pas d'apercevoir deux yeux noirs et ardents qui le regardaient à travers le fourré voisin.

Le père André s'agenouilla, et, après avoir constaté que le cœur du pauvre Indien avait cessé de battre, il prononça quelques prières sur ce corps inanimé.

Au moment où il allait se relever, une main s'appesantit sur son épaule ; il se retourna et vit près de son visage la figure tatouée d'un Peau-Rouge aux regards cruels.

Le missionnaire comprit alors le piège dans lequel Mounghaala était tombé ; cet Indien l'avait attiré dans le bois en imitant le cri du coq de bruyère et l'avait tué par derrière, sans défense.

Le vieillard se releva ; sa physionomie calme n'exprimait aucune émotion. Seulement il fixa sur le Peau-Rouge un regard triste et sévère et, sans parler, désigna de sa main étendue le cadavre du pauvre Mounghaala.

L'Indien répondit par un signe affirmatif à la muette interrogation du missionnaire, puis, relevant fièrement la tête :

— Mon père à la barbe blanche ne me reconnaît donc pas ? dit-il d'une voix rude et gutturale. Je suis le Serpent-Rouge.

— Le chef de la tribu des Delaware ? Si, je te reconnais, fit le missionnaire d'un ton ferme. Ton père avait embrassé notre religion ; toi, tu es retourné au culte des idoles. Ton père

était le fidèle ami des Français ; toi, tu combats avec leurs ennemis, et tu massacres leurs alliés.

— Le Chat-Tigre était vieux, dit l'Indien avec mépris ; il se laissait conduire comme un enfant timide. Le Serpent-Rouge n'a d'autre maître que le Grand Esprit, et s'il combat avec les Anglais, c'est que les Anglais lui ont promis de lui rendre le territoire de chasse que ton peuple a arraché autrefois par ruse à la faiblesse d'un vieillard. Quand à ce guerrier, ajouta-t-il en touchant du pied le corps du chasseur abénaqui, je l'ai tué, comme je tuerai tous ceux de sa tribu qui se trouveront à portée de ma hache ou de mon fusil. L'Aigle-Noir a massacré l'année dernière près de Carillon trente de mes jeunes hommes, et je n'enterrai la hache de guerre que lorsque sa chevelure sera suspendue ici.

Et il indiqua du doigt sa ceinture ornée de quelques-uns de ces affreux trophées et où pendait la chevelure sanglante du malheureux Mounghaala.

— L'Aigle-Noir a tué les jeunes hommes dans le combat, dit le père André avec force ; il les a frappés loyalement, en face ; c'est un courageux guerrier qui n'a jamais attaqué par derrière un ennemi désarmé.

— Les cheveux de mon père ont blanchi dans les temples de son Dieu et non dans les sentiers de la guerre, répondit le chef peau-rouge d'un ton de mépris. Sa main n'a jamais touché la hache ou la carabine, il ne sait pas que le devoir d'un guerrier est de tuer son ennemi partout où il le rencontre.

En disant ces mots, le Serpent-Rouge se pencha arracha tranquillement son couteau de la plaie profonde où il était planté, l'essuya dans un buisson et le mit à sa ceinture.

— Si, redressant sa haute taille, il continua avec une expression

raileuse et hautaine : — L'hospitalité que je vais offrir à mon père ne vaudra peut-être pas celle de son fils l'Aigle-Noir, mais il sera, je crois, plus en sûreté dans le camp des Delaware que dans celui des guerriers abénaquis.

Le père André ne se méprit pas au sens de ces paroles. Il était désormais le prisonnier d'une tribu ennemie et cruelle. Tout fois la perspective de cette dangereuse captivité ne troubla guère son âme intrépide. Seulement il pensa avec une douloureuse inquiétude aux périls auxquels ses amis allaient être exposés.

La tribu des Delaware était nombreuse. Si le Serpent-Rouge parvenait à découvrir la retraite où la petite expédition avait établi son camp, il pouvait surprendre et massacrer, jusqu'au dernier, d'Arramonde et ses compagnons.

Comment les prévenir du danger qui les menaçait ?

[à continuer]

## BARGAINS

—IN—

## BOOTS &amp; SHOES

TIGNISH FOR EVER !

Come and leave your order for a pair of good Fishing-boots, Winter boots, Fine shoes.

An opportunity to get just what you want a reasonable price.

Have you got old Rubber shoes which are out of use ? Bring them over and I will make them as good as new.

Have you got any Boots to patch ? Come and see me ; I will mend them to your satisfaction.

ANTOINE GAUDIN.

Tignish Sept. 15th 1898.

Store of J. J. McLaughlin.